

## En souvenir de Jacques RAZAFIMBELO-HARISOA

Que le département d'Histoire de l'Université d'Antananarivo évoque dans la livraison d'*Omalysy Anio* consacrée au colloque du cinquantenaire de "1947" la mémoire de Jacques Razafimbelo-Harisoa est tout à fait légitime. Ce fut la dernière manifestation scientifique du département à laquelle prit part l'un des siens, ce quadra trop tôt disparu. Le retard dans la publication de ce numéro de la revue ne gêne pas qui veut lui dédier quelques pensées car le souvenir de Jacques reste vivace en chacun de ses proches, de ses étudiants et de ses collègues. Plus encore, le travail de deuil aura permis de mieux connaître la personne discrète qu'il a été.

Il était une fois un brillant étudiant. S'agissant de Jacques, cette phrase n'a rien de convenu. L'historien peut évoquer différentes sources : bulletins scolaires des années au Collège Saint-Michel d'Antananarivo conservés par sa famille, archives de la Faculté des Lettres de la capitale, témoignages de condisciples ou d'enseignants. Sans complaisance, je dirais avoir toujours apprécié la finesse de l'étudiant d'une grande curiosité d'esprit et plus particulièrement intéressé par l'histoire socio-culturelle. Cette inclination devait amener Jacques à découvrir Conques, haut lieu de pèlerinage du Midi de la France, pendant la préparation de son mémoire de maîtrise à l'Université de Poitiers, réputée pour les études médiévales. En remplissant ainsi son engagement vis-à-vis du département d'Histoire, Jacques s'écartait des chemins qu'empruntent habituellement les chercheurs malgaches. Choix qui ne fut pas celui de la facilité et bénéfique pour ses étudiants.

Dès son intégration dans le corps des assistants, après l'obtention du DEA, Jacques Razafimbelo-Harisoa se vit confier les cours d'histoire du Moyen-Age. Et, comme il arrive encore dans nos universités où le recrutement d'enseignants relève du fait exceptionnel, j'ai alors travaillé quelque temps avec lui dans une spécialité qui ne m'était pas familière. Ce fut pour moi un plaisir de m'instruire auprès d'un jeune collègue. J'ai eu également la chance de beaucoup apprendre à l'occasion des échanges à bâtons rompus dans le bureau que nous partagions à la Faculté. Mais il est des choses plus personnelles dont sa femme Caroline Ravololoniaina, une géographe formée elle aussi à l'Université d'Antananarivo, a bien voulu m'entretenir.

Fils d'un couple de fonctionnaires (un père commis du Trésor, une mère sage-femme), Jacques a vécu son enfance en province, à Diego-Suarez et à

Ambositra, avant d'habiter la capitale. Mais son horizon ne s'est pas ensuite limité à Antananarivo. Il allait à Antsirabe en vacances, à Toamasina et à Toliara en mission d'enseignement, à Ranomafana, Andasibe ou Manjakatempo comme consultant de l'Association Nationale pour la Gestion des Aires Protégées (ANGAP). Jacques sut allier sa culture d'historien à la connaissance du terrain pour participer avec compétence à la formation de guides des parcs nationaux. D'ailleurs ses expériences de boy scout ont dû l'aider dans ce travail, comme elles ont facilité ses contacts avec les jeunes. Jacques, Coco pour les intimes, animait un groupe de rap dans son quartier d'Antsahabe où chacun appréciait le musicien.

En fait, pour Jacques, la musique fut plus qu'un violon d'Ingres. Elle fit partie de sa vie au quotidien : dans le privé, dans le métier d'enseignant chercheur. Dépassant les querelles de chapelles, l'adolescent Jacques Razafimbelo-Harisoa, élevé dans une famille de catholiques pratiquants, rejoignit la chorale du temple protestant de Faravohitra. Étudiants et collègues ont souvent profité des talents du guitariste Jacques qui, de son côté, se perfectionnait auprès du célèbre Ramboatiana (Bouboul). Avec d'autres mélomanes de l'Université d'Antananarivo, il eut l'initiative du festival annuel de musique, *Madajazzcar*. Soucieux de partager un savoir qu'il n'avait cessé d'étoffer et d'approfondir par intérêt personnel, Jacques s'est lancé, pour répondre à la sollicitation du Centre d'Art et d'Archéologie, dans un cours sur l'histoire du jazz.

La passion pour la musique et le désir de contribuer à une meilleure connaissance de groupes sociaux n'ont pas jusqu'à ces dernières années suffisamment retenu l'attention des historiens orientèrent les recherches de Jacques Razafimbelo-Harisoa en vue de la thèse. En accord avec Françoise Raison, qui a dirigé ses travaux, il s'est investi avec plaisir et ténacité dans une enquête sur les *Hiran'ny Jobany*, chants des veillées funèbres dans les milieux populaires d'Antananarivo et plus particulièrement chez les *Mainty*, des noirs d'ascendance libre d'une part, des descendants d'anciens esclaves d'autre part. Une fois encore, Jacques Razafimbelo-Harisoa n'avait pas opté pour la facilité. Il emprunta escaliers, sentiers et venelles pour sillonner les pentes sud de La Haute, les quartiers est (Ambanidia, Volosarika, Tsiadana) et ceux de la périphérie (Ambohipo à l'Est, Manjakaray au Nord, les 67 hectares à l'Ouest). À combien de veillées a-t-il assisté, avec ce que cela implique comme obligations coutumières? Combien de nuits blanches a-t-il dû passer, ce qui n'a rien arrangé pour sa santé déjà fragile? Combien de fois a-t-il joué au conciliateur en assistant aux joutes entre les troupes de chanteurs?

Jacques avait bien réussi à se faire adopter par ceux auxquels il souhaitait consacrer son oeuvre et si les hommages à lui rendus pendant les funérailles furent tous émouvants, celui des troupes de *mpijobany* de Tsiadana et de Volosarika venus animer la veillée en ce mois d'avril 1999 fut sans doute l'un des plus touchants. Il nous reste à suivre l'exemple de ces jeunes. Notre collègue avait

quasiment fini la collecte et la transcription de quelque deux cents chants de veillées. Avec l'aide d'un ami malgachisant, il en avait déjà traduit un assez grand nombre. Il avait même esquissé leur analyse. Il s'était mis au courant des études les plus récentes sur le thème de la mort (de Michel Vovelle, de Philippe Ariès, d'Edgard Morin ou de Louis-Vincent Thomas). Il nous incombe de mettre en valeur un travail malheureusement inachevé en publiant sous son nom le recueil de chants. Ce sera, à mon sens, une belle manière de lui témoigner notre amitié et notre fidélité à sa mémoire.

Faranirina Rajaonah  
Enseignant chercheur  
Université d'Antananarivo et Université de Paris 7  
(Antananarivo juillet 2001)